

LA CATHEDRALE DE SION NOTRE-DAME DU GLARIER

Parmi les évêchés de la Suisse, celui de Sion est le plus anciennement attesté de façon sûre. Vers 350, saint Théodore ou Théodule, le premier évêque connu, fixait son siège à Martigny. L'Evangile, la « bonne nouvelle », arrivait à Sion avant 377, selon l'inscription conservée dans notre hôtel de ville. Ses successeurs, probablement Agricola, à cause des invasions lombardes et des inondations de la Dranse, après 580, transportèrent l'évêché dans notre cité, où se trouvaient probablement déjà les autorités civiles.

Et dans quel quartier ? Quelques auteurs — Münster (1550), Simler (1574), l'évêque Adrien IV de Riedmatten († 1672), le chanoine Brigue, auteur du *Vallesia Christiana*, — situent en ville la première église chrétienne, dédiée à S. Théodule et non à la Sainte Vierge. Nous nous rallions plutôt à l'avis de Stumpf (1548), suivi par le chanoine de Rivaz, Gremaud, Mgr Besson, et plaçons la cathédrale primitive à Valère, sous le patronage de Notre-Dame, restée, d'ailleurs, titulaire du sanctuaire de Martigny, la première église de notre diocèse. Sainte Catherine, dont le prince-évêque Boson I de Granges apporta probablement le culte chez nous à son retour de Jérusalem en 1138, ne prit la place de l'autel principal de Valère que vers 1450.

Au début de cette étude, il convient de rappeler que, primitivement, la population de Sion se confinait entre les collines de Tourbillon et de Valère, pour s'arrêter à une ceinture de murailles au-dessous de la Majorie, où s'élève la maison d'Antoine de Torrenté. Ces remparts bientôt franchis, des habitations s'échelonnèrent lentement jusqu'à la Sionne, où des auteurs, avec les vieux plans de la ville, placent une seconde enceinte à la fin du XI^e siècle. En tout cas, avant 1168, des bâtisses se construisirent sur la rive droite. Une charte de 1229¹ signale déjà la chapelle de S. Théodule près des remparts abattus vers 1830.

¹ Gremaud, I, 279.

Dans la suite, nos archives mentionnent quatre quartiers : la Cité (*Città*), de la Sionne à Valère ; Malacort (*Malacuria*), de la rue de l'église et de la Grenette aux fortifications nord ; au sud, le long de la Sionne, Glaviney (*Glavinetto*) ; enfin *Pratìfori*, de la rue des Portes Neuves à celle de l'église.

D'aucuns, après Blavignac¹, à cause de son style, font remonter le clocher de notre cathédrale au IX^e siècle. S'appuyant sur cette opinion, Gremaud essaie de prouver que Sion, avant l'an mille, s'étendait déjà jusqu'à la périphérie des anciens murs. Comme le prince-évêque de Sion Aymon de Maurienne, fils du Comte Humbert aux Blanches Mains, testa en 1052 dans la chapelle de St-Paul, située hors les murs (*extra murum civitatis*), selon l'acte², des historiens de la compétence de l'ingénieur Jules Michel, Rahn, van Berchem, Eggs, l'abbé Jean Imesch, assignent à notre clocher une date postérieure. On nous permettra de nous ranger à leur opinion, nous tenant d'ailleurs aux chartes.

I

De 1162 à 1418

De fait, c'est en 1162 seulement que les documents mentionnent l'existence des deux églises de Valère et de Sion, avec le titre de cathédrales depuis 1262. Voilà qui nous engage à placer la bâtisse du clocher à la fin du XI^e ou au début du XII^e siècle. A cause de son couronnement de créneaux, on croit voir dans le plan primitif de cette tour une œuvre de défense, à laquelle on ajouta plus tard la flèche.

L'architecture gothique de la cathédrale actuelle semble plus récente ; il sied, dès lors, d'admettre qu'il y eut une église antérieure dans le style roman du clocher. On y fit, selon les documents, des réparations importantes au début du XIV^e siècle. Fondation de la communauté, l'autel de la Sainte Vierge et des SS. Innocents apparaît déjà comme l'autel du curé en 1307. Un acte de Valère mentionne la construction d'un portail secondaire, encore visible, pour les frais duquel l'évêque Aymon de Châtillon recourut à la générosité des fidèles en 1313. Ne faut-il pas attribuer à cette époque l'achèvement du clocher ? Quoi qu'il en soit, le chanoine Bocard³, d'accord avec nos archives, place en 1313 la restauration de l'église de Sion.

Par malheur, notre édifice souffrit du feu à la prise de la ville par le Comte Vert, le 6 novembre 1352, après une vive résistance, du lever du soleil à l'heure des vêpres. Le Chapitre, dans son appel au pape, le 2 décembre suivant⁴, se plaint que, sollicité par l'évêque Guichard Tavelli, le comte Amédée VI, grâce à une puissante armée, dépouilla l'Eglise du dio-

¹ *Histoire de l'architecture sacrée*, p. 261.

² Gremaud : *Chartes sédunoises*, 344.

³ Bocard, p. 75.

⁴ Gremaud, V, 97.

cèse de toute juridiction temporelle et spirituelle, maltraita et châtia ses habitants. Quant à la cathédrale de Notre-Dame, elle se vit enlever reliques, croix, calices, missels, ornements et autres objets sacrés ; souillée par plusieurs meurtres, elle fut enfin livrée aux flammes ¹. On s'explique la fuite de 200 personnes réfugiées à Valère, dans les maisons des chanoines ², et la célébration des offices paroissiaux dans cette église ou la chapelle de St-Pierre, située sur l'emplacement du théâtre actuel ³.

Appauvri par les troubles et les guerres qui accompagnèrent l'épiscopat de Guichard Tavelli, le Chapitre ne put procéder que lentement aux réparations de Notre-Dame du Glarier. Il obtint à cet effet, le 4 juillet 1364, du Comte Vert, l'autorisation d'acheter des tavaillons pour recouvrir le toit du sanctuaire incendié ⁴.



Nouvel incendie partiel du clocher à la Fête-Dieu 1403 ; le beffroi brûla, les cloches fondirent. Pour les remplacer, l'on ouvrit une souscription, ce qui permit de remettre la tour en état pour le 7 novembre 1404. Les comptes de Valère, à cette date, mentionnent l'acquisition d'une sonnerie neuve.

Plus tard, pendant la guerre de Rarogne, les Haut-Valaisans, l'été 1417, après la destruction du château de Bauregard surnommé « l'imprenable » à cause de sa position à l'entrée de la vallée d'Anniviers, assiégèrent et forcèrent à la reddition les forts de Montorge et de la Soie. L'évêque Guillaume V, dame Marguerite de Ræzüns, épouse du capitaine général Guichard, et ses enfants, profitèrent en tremblant de la permission de sortir librement du château de la Soie, emportant ce qu'ils avaient de mieux parmi les restes de leur ancienne opulence. Ils se rendirent à Berne, dont la famille se trouvait combourgeoise. Armés de torches, les assaillants se ruèrent sans retard sur les appartements du vieux manoir, les pillèrent et y mirent le feu (septembre 1417).

Construit en 1219 par l'évêque Landri sur une colline qui se termine en éperon au-dessus de la Morge, la Soie dominait la châtellenie de Conthey, boulevard des possessions savoyardes contre le Valais épiscopal. Il servait à la fois de défense et de séjour d'été aux prélats sédunois, et quelques-uns y demeuraient l'année entière, notamment Guichard Tavelli, précipité du haut de ses remparts le 8 août 1375 ⁵. Autour de cette résidence, s'élevait une petite agglomération, formée d'employés et des familles des serviteurs. Le colosse, depuis, ne se releva plus de ses ruines, pas plus que son voisin de Montorge, qui partagea son triste sort. Aujourd'hui, cette crête ne présente plus aux yeux du visiteur qu'une pauvre ruine mélancolique, qui contraste étrangement avec les souvenirs d'antan ⁶.

¹ Gremaud, V, 97.

² Gremaud, V, 73.

³ Gremaud, V, 105, et de Rivaz.

⁴ Gremaud, V, 250.

⁵ V. van Berchem : *Guichard Tavelli*, 280.

⁶ Rameau : *Châteaux du Valais*, 48.

Cependant, le baron Guichard, à la tête de ses partisans et des pâtres de l'Oberland, le 7 octobre 1418, surprit Sion, qu'il livra au pillage, puis aux flammes. Devant les arbitres assemblés à Evian le 7 février 1420, l'archevêque André de Gualdo, qui avait été nommé administrateur de l'évêché de Sion par le Concile de Constance, avança, dans sa déposition, que le sire de Rarogne, le 7 octobre 1418, envahit la ville à l'improviste, mit le feu à la cathédrale, aux chapelles de St-Théodule et de Ste-Croix, tuant plusieurs citoyens. Ses partisans enlevèrent alors les livres liturgiques, les vases sacrés, les reliques des saints, les ornements et les garnitures d'autels. Enfin, ils réduisirent en cendres la tour épiscopale avec sa chapelle, 5 granges remplies de fourrages, ainsi que 33 maisons du Chapitre, sans compter d'autres églises du Valais¹. Ils s'en retournèrent par le Rawyl.

Nos deux cathédrales possédaient des reliques précieuses des patrons du pays : à Valère, selon un inventaire de 1364², le corps de S. Théodule dans une châsse dorée, don de l'évêque de Chamberlhac (1338-1343), ainsi que la crosse de notre saint patron du diocèse ; à Notre-Dame du Glarier, un bras de S. Théodule.

A s'en tenir à Schiner³, l'évêque Guillaume d'Ecublens (1184-1196) découvrit le corps de S. Théodule, événement commémoré par la fête du 4 septembre, selon notre directoire diocésain, il y a quelques années encore.

Dernièrement, M. le chanoine D. Imesch découvrit une oraison en l'honneur de S. Théodule tirée des livres de Valère au XIV^e siècle et imprimée dans le bréviaire de Sion de 1482. Cette prière — *Propitiare... per Theoduli qui in presenti requiescit ecclesia, merita...* — dit expressément que le corps de S. Théodule repose dans l'église.

Notre-Dame du Glarier renfermait de nombreux autels latéraux, en particulier deux en l'honneur de S. Théodule, dont un dans la crypte devant lequel brûlaient des lampes⁴. C'était, dit Gruber⁵, le tombeau du Saint.

Comment ces ossements ont-ils disparu ? Ils restèrent probablement sous les décombres de la voûte du chœur, qui s'écroula avec bruit lors de l'incendie allumé par la troupe de Guichard en 1418 ; à moins qu'ils ne devinssent la proie des pillards de l'armée franco-helvétique au sac de Sion le 17 mai 1798.

En tout cas, en travaillant au dallage du chœur en 1829, l'on découvrit sous les stalles, du côté de l'Evangile, la porte qui conduisait à l'autel souterrain. Un amas de matières calcinées et de débris remplissait l'intérieur. Sans s'en occuper davantage, l'on referma la crypte, sauf une partie prise pour l'agrandissement du caveau des évêques. Deux fenêtres dominant sur la rue à l'est, en face de la maison du grand-vicaire, au niveau du sol, semblent rappeler son existence⁶.

¹ Gremaud, VII, 310.

² Gremaud, V, 256 et ss.

³ *Le Département du Simplon*, p. 366.

⁴ Gruber : *Die Stiftungsheiligen der Diözese Sitten im Mittelalter*, p. 367 ; Gremaud, V, 256.

⁵ *Op. cit.*, p. 157.

⁶ Manuscrit du chanoine Carraux, archiviste († 1871), et Gremaud, V, *Introd.*, LVII.

Le caveau des chanoines avait son entrée dans la nef devant le chœur. Il s'ouvrit pour la dernière fois en 1918, afin de recevoir la dépouille du grand-doyen Adrien Bagnoud, avant la promulgation du nouveau droit canon.

II

Depuis 1418

A la suite de tant de désastres, des travaux de réparations apportés à la première cathédrale du Glarier ne pouvaient suffire. Si le clocher n'avait pas trop souffert du feu, il fallait, sans retard, renforcer les vieux murs calcinés des nefs.

A s'en tenir aux pièces de nos archives, l'on réédifia la cathédrale actuelle dans le cours du XV^e siècle. Après le coup de main de Guichard le 7 octobre 1418, nos évêques travaillèrent tous à la reconstruction de l'édifice sacré, depuis André de Gualdo, qui obtint de Rome un bref accordant des indulgences à qui coopérerait à l'œuvre ; Guillaume VI de Rarogne, Henri Asperlin, Walther Supersaxo, Jost de Silinen envoyant des quêteurs même à l'étranger ; Nicolas et Mathieu Schiner par leurs recommandations ; Adrien I et Adrien II de Riedmatten par leurs largesses.

Les difficultés et les troubles de l'époque forcèrent, sans doute, les prélats à restreindre les proportions du premier plan et à simplifier les détails du monument. Aussi les dimensions du chœur ne cadrent point avec l'ensemble ; d'où il convient de conclure que cette partie du lieu saint, assurément provisoire, resta inachevée.

On lit aux clefs de voûte de l'église les dates de 1496, 1497 et 1499. De Rivaz, qui cite un acte stipulé dans la sacristie neuve en 1518, sous l'épiscopat de Mathieu Schiner (*Matheo episcopante*), attribue les derniers travaux à Adrien I de Riedmatten¹. Consacrée probablement par notre cardinal, la cathédrale célèbre l'anniversaire de sa dédicace le 13 octobre.

En 1507, le notaire Henri Warneri construisit l'ossuaire, une imitation de gothique. L'élection du banneret de dizain s'y faisait.



Au moyen-âge, des cloîtres entouraient la cathédrale au midi et surtout au nord, où s'élevait la chapelle de S. François d'Assise, fondée vers 1320 par le chanoine François d'Erde, curé de Nendaz, qui voulut y reposer. On communiquait avec le dôme par une porte septentrionale, visible encore.

L'on ensevelissait, autrefois, autour des églises de Notre-Dame et de S. Pierre. A la démolition de l'ancienne cure, au nord de St-Théodule, l'on agrandit le cimetière entre la cathédrale et l'évêché actuel. Cette mesure ne pouvait suffire longtemps. Pour l'ensevelissement de l'avocat Etienne Hubert, on creusa la première fosse près du couvent des capucins, le

¹ D. Imesch, B. W. G., I.

1^{er} mai 1852. Les derniers vestiges de l'ancien cimetière disparurent vers 1936¹.

A l'examen un peu minutieux de la structure de la cathédrale actuelle, l'on remarque, dans l'ensemble gothique, quelques restes romans de l'ancien édifice, notamment un tracé de porte au nord, des fenêtres et soubassements au midi et à l'ouest. Voilà qui porte à croire que, lors de la réfection de notre église, l'on garda de la précédente ce qui méritait de l'être. Dans les vieux murs exhaussés l'on ouvrit, selon le goût du jour, des fenêtres gothiques, l'on fit des voûtes et des colonnes dans le même style.

Un siècle durant, l'on s'en tint à ce qui existait. Les troubles suscités par la rivalité Schiner-Supersaxo, pendant laquelle des excès se commirent jusqu'en la cathédrale ; puis l'infiltration protestante qui paralysait la vie religieuse, firent que l'on s'intéressa médiocrement au sanctuaire. Le XVII^e siècle, par contre, malgré les compétitions entre les pouvoirs ecclésiastique et civil, marque un retour de ferveur dans les pratiques religieuses ainsi qu'un renouveau dans l'art chrétien en Valais, notamment pour les églises de Sion.



Au moyen-âge, l'on administrait le baptême à St-Théodule. Le dévoué chanoine-curé Jean Lergien († 1625) installa à la cathédrale le baptistère renaissance qui porte ses armes (un calice) avec ses initiales *J. L.* A son initiative encore nous devons la chaire. Maître Hans Studer tailla le socle, la colonne et le chapiteau en marbre d'Abondance, et les ébénistes Jean-Georges Miller et Balthasar Mégelin ouvragèrent le vaisseau, artistement travaillé, avec les quatre évangélistes².

De son côté, le grand-doyen Jean Schnyder († 1630) fit, en 1621, réparer l'ancien orgue venu de Berne, dit-on, instrument auquel maître Michel Pfau ajouta huit nouveaux registres. Ce dignitaire, de 1622 à 1623, contribua aussi à la réfection des stalles en style renaissance, par le même artiste Michel Pfau. Au-dessus de ses armes se lisent les initiales *R. D. J. J. S. D. S. : Reverendus Dominus Joannes Josephus Schnyder, Decanus Sedunensis.*

Le bénitier ouvragé, à l'entrée principale, porte, semble-t-il, les armoiries de Quartéry, avec des insignes de prélat. Ne faudrait-il pas l'attribuer au chanoine-chantre de Sion Jodoc de Quartéry, abbé de St-Maurice en 1657, déjà bienfaiteur de St-Théodule en 1634 ?

Les archives de Valère signalent, vers 1635, des dépenses pour des réparations à notre sanctuaire.

Au siècle suivant, au décès de Mgr Ambuel († 1780), ses héritiers abandonnèrent la sixième partie de son héritage. Cet argent servit à la réfection de l'orgue, puis à l'achat d'une lampe et de chandeliers d'argent (que l'on céda plus tard au général français Lorges, en paiement des contributions imposées aux chanoines lors du pillage de Sion). De la sorte s'expliquent les armes Ambuel avec celles du Chapitre à la conque de la tribune.

¹ Registres paroissiaux.

² D. Imesch, *B. W. G.*, VI, 127.

Lors du grand incendie de Sion, le 24 mai 1788, le toit de Notre-Dame du Glarier brûla complètement, avec la maison du Chapitre. Les chanoines réparèrent tout à leurs frais.

A la prise de Sion par l'armée franco-helvétique, les assaillants pénétrèrent en la cathédrale, où ils firent main basse sur tous les objets de valeur. Ils arrachèrent de l'autel où il célébrait, le vénérable chanoine-curé François Gottsponer, grand-oncle du chanoine actuel, et le gardèrent prisonnier après avoir dépouillé son presbytère avec son argenterie. Quant à l'évêque, il subit un traitement barbare, ainsi que son grand-vicaire Imseng, décédé des suites de coups de baïonnettes reçus en ce jour.

Après la chute de Napoléon qui caressa un moment le projet de transporter l'évêché de Sion à Genève, Mgr de Preux, le 22 avril 1814, pouvait écrire à ses prêtres : « Dieu nous prit en pitié, nous délivrant de la servitude (*ab omni malo, a viro iniquo quem Deus abominatus est*). Dimanche 2 mai, devant le Saint Sacrement exposé, l'on chantera donc solennellement le *Te Deum* que nous avons chanté plus d'une fois bon gré mal gré (*non semel volentes nollentes*) »¹. Instituée en action de grâces, la procession du 1^{er} mai à Valère rappelle, chaque année, le joyeux événement de la délivrance. Vraiment, un ciel plus clément, dès lors, commença à luire pour notre pays et pour Notre-Dame du Glarier.

Mgr Sulpice Zen-Ruffinen descendu dans la tombe en 1829, sa famille contribuera à la construction du nouveau maître-autel en style renaissance, avec un tableau de l'Assomption du peintre Koller.

En 1829, le Conseil d'Etat fit un don à la cathédrale, priant le Chapitre de se charger d'un office solennel à l'occasion de l'ouverture de la diète. Cet argent permit d'entreprendre un dallage en marbre et de remplacer la balustrade du chœur.

En 1858, le chanoine Gaspard de Stockalper, pour gagner de la place et viser à l'esthétique, enleva les quatre autels latéraux de S. Etienne au petit chœur nord, de S. Silvestre et de S. Nicolas au petit chœur méridional, et de S. Maurice à l'ossuaire.

Les autels latéraux de la cathédrale ont leur histoire. Celui de S. Nicolas, où fonctionnait le premier vicaire, curé *extra muros*, se trouvait jusqu'en 1830 en face de l'autel du curé ; depuis, il est à l'angle de Ste Barbe et du grand chœur. Quant à celui de S. Maurice, le chanoine Maurice Dumoulin, avec l'autorisation du Chapitre, le reconstruisit en 1862 au petit chœur nord, et Mgr Pierre-Joseph de Preux, le 12 octobre, procéda à sa consécration, y transportant solennellement la châsse contenant des ossements de S. Maurice et de ses Compagnons qui étaient gardés en sacristie.



Le trésor de la cathédrale Notre-Dame du Glarier est particulièrement intéressant. Des archéologues de la valeur de Blavignac, Rahn, de Mély, au siècle dernier, et, plus récemment, Mgr Besson, MM. E. A. Stückelberg, J. Gantner, J. Baum, s'en sont occupés.

¹ B. W. G., V, 176.

Il faut tout d'abord signaler un reliquaire qui porte l'inscription suivante : *Hanc capsam dicatam in honore sce Mariae Altheus eps fieri rogavit*. C'est donc Althée, évêque de Sion et abbé de St-Maurice à l'époque de Charlemagne, qui fit faire ce précieux coffret. La face antérieure et les deux petites faces latérales sont dorées et divisées en compartiments par des lignes perlées fréquentes du VIII^e siècle au X^e (en Valais on retrouve cette même décoration sur un autre coffret, probablement du X^e siècle, au trésor de St-Maurice). Quatre personnages occupent les principaux compartiments : les deux qui sont au centre sont accompagnés des inscriptions : *Sca Maria* et *Scs Johannes*. Les dessins qui ornent les robes des personnages, rappellent les étoffes coptes, et le geste de bénédiction est à la manière grecque ; les fleurs, enfin, qui se trouvent sous les personnages, semblent de style oriental. La face postérieure, qui, seule, n'est pas dorée, a été retouchée à plusieurs reprises : les émaux qui décorent la partie inférieure et qui représentent sans doute les quatre évangélistes, sont de fabrication occidentale, mais paraissent exécutés d'après des modèles byzantins ; ils datent du X^e siècle probablement. Quant à la grande fleur qui remplit le haut de cette face, elle ne remonte qu'aux environs de 1700¹.

Passons à une grande châsse en argent de 107 cm. de long, 27 de haut et 26 de large. Conservée jusqu'en 1924 dans un buffet, elle est depuis lors l'une des plus belles pièces du trésor de notre cathédrale. M. Julius Baum lui a consacré récemment une étude détaillée². On voit plusieurs groupes de personnages, représentant la Cène, la Crucifixion, le Saint Sépulture et l'Ascension ; dans cette dernière, qui figure sur le toit de la châsse, les apôtres ont des attitudes émouvantes, des visages expressifs. Ce précieux monument date de la fin du X^e siècle ou du commencement du XI^e.

Signalons encore les ornements de prix laissés par nos princes-évêques depuis des siècles, et une riche collection d'étoffes anciennes que des érudits, tels que E. A. Stüchelberg, J. Morand, etc., ont fait connaître. La plus rare et la plus ancienne de ces étoffes, est la soierie des Néréides, qui représente, sur un fond vert, ces nymphes méditerranéennes assises sur des monstres — hippocampe, tigre marin, monstres à tête de mouton, de cheval ou de panthère — et tenant tantôt une coupe, tantôt une corbeille ; cette soierie remonte à l'époque romaine, au IV^e siècle, et est de fabrication égyptienne. D'autres étoffes proviennent de Byzance et datent du IX^e au XI^e siècle et représentent des animaux affrontés dans des ovales (lions pourpre sur fond jaune, griffons pourpre et jaune sur fond noir, chevaux verts sur fond violet). Un sachet contenant des reliques, du XIV^e siècle, est décoré d'aigles ; une autre étoffe, de même époque, porte encore des lions couronnés affrontés en jaune sur fond rouge ; un coffret du XIV^e siècle aussi, est tapissé à l'intérieur d'une étoffe chinoise dont les motifs décoratifs se détachent en vert sur fond pourpre. Enfin, une très précieuse étoffe, dite du « Prince », montre un roi chassant le tigre³.

¹ Mgr Besson : *Antiquités du Valais*, p. 34.

² Baum : *Die grosse Reliquienschrein im Domschatze zu Sitten*, dans l'*Anzeiger für schweizerische Altertumskunde*, 1937.

³ *Annales valaisannes*, 1924, nos 3-4, et 1925, p. 63.

L'église, grâce à des dons, est ornée depuis 1859 de vitraux venus de Zurich. Seul celui qui donne sur le petit chœur au sud, a un mérite archéologique : il rappelle le souvenir de la famille de Montheys, alliée aux Supersaxo, qui possédait droit de caveau devant la grille de Ste-Barbe¹.

Le Chapitre, au début du XX^e siècle, procéda à des réparations à l'intérieur et à l'extérieur du lieu saint. A cette occasion, on fit, sans pouvoir l'exécuter, le projet de porter les autels latéraux dans les chapelles ou de les adosser aux murs des nefs, dans le but de dégager la partie centrale. Depuis, la cathédrale jouit des avantages de l'électricité (1907) et du chauffage (1930).

A la suite des fréquentes inondations de la Sionne, des couches de gravier, principalement en 1740 et 1778, élevèrent le niveau de notre ville. On constata, dans les fouilles pour l'établissement du chauffage, que les fondations de l'église de Notre-Dame du Glarier reposaient à trois ou quatre mètres de profondeur. Schiner² écrit : « Dans l'inondation de 1740, on puisait l'eau de la Sionne depuis la fenêtre du premier étage du Lion d'Or, et, dans celle de 1778, j'atteignis moi-même proche de la porte de Loèche, avec ma main, le cheneau du toit de la maison du boulanger Dominique Fessler. » Que l'on se garde bien de croire à une exagération, les registres paroissiaux de Vex confirment le fait³ : « Le 18 décembre, une pluie torrentielle accompagnée de coups de tonnerre formidables, tomba sans relâche, amenant des trombes d'eau. Nous croyions le village perdu, quand, le 21 dans la matinée, il se produisit une accalmie. Sion, le 22, nous appelait à son secours, priant les hommes de descendre avec des provisions de pain, de beurre et de farine. Udret se trouvait bourgmestre ».

Il convient ainsi d'admettre une surélévation du terrain autour de la cathédrale. Autrefois, dit-on, l'on montait des escaliers pour entrer ; aujourd'hui, l'on descend trois ou quatre marches. De ce fait, l'église paraît basse à qui la contemple de l'extérieur.

Elle n'en reste pas moins un monument cher aux fidèles, — avec son clocher huit fois séculaire, qui fait l'admiration des visiteurs, — maintenant surtout qu'elle se présente aux regards dégagée par la suppression des cloîtres et la démolition d'autres bâtiments.

Un prélat, grand admirateur du passé, s'extasiait devant la masse imposante du clocher. « Ah ! si je pouvais le mettre en poche ! » soufflait-il à son compagnon de voyage. N'avait-il pas le sens du grand et du beau, ce connaisseur d'architecture ? Volontiers nous nous associons à ce sentiment d'admiration pour ce magnifique monument qui, impassible, assista à tant d'événements mémorables et partagea les destinées de plus de trente générations.

J.-E. TAMINI

¹ L'abbé Henri de Riedmatten m'assure que l'on y ensevelit encore Rodolphe de Montheys, son grand-père.

² *Op. cit.*, p. 352.

³ Registre des Baptêmes de Vex, décembre 1740.